

(suite)

VI. - La Valeur Militaire

Empruntons encore au général du Barail un magnifique éloge des vertus guerrières de cette race que nos soldats ne purent combattre sans l'estimer :

« Ce qui m'a toujours porté à aimer l'Arabe, ce qui fait qu'aujourd'hui la vue d'un burnous blanc m'attire, m'attendrit presque, c'est que l'Arabe est avant tout un soldat incomparable. A la guerre, le mépris de la mort qu'il puise dans sa foi religieuse lui donne une bravoure sans limites. Avec cela, il est obéissant, discipliné; il reste sobre tant que les fréquentations malsaines ne lui font pas oublier les préceptes du Coran. Enfin, il est fidèle; attaché, dévoué. reconnaissant pour les chefs qui lui témoignent de l'intérêt et de l'affection, et je ne connais pas de commandement plus agréable, pour un officier, que celui d'une troupe indigène...

Nos troupes indigènes nous ont toujours servi fidèlement. même quand elles avaient à combattre des insurrections dont, au fond du cœur, elles pouvaient, elles devaient désirer le succès, et ce lien mystérieux qui les retenait sous nos drapeaux s'appelle: le sentiment du devoir militaire. L'Arabe est fait pour porter les armes, et c'est bien notre faute si nous n'avons pas su mieux utiliser les précieuses ressources qu'il peut fournir à notre puissance militaire. (2) »

(2) Général DU BARAIL. - Mes Souvenirs. Paris, Plon, 1897, in-8°. Tome 1, p. 406 et 407.

Il est des faits d'armes dont s'enorgueillit l'histoire de France comme celui du chevalier d'Assas, mais dont on peut trouver l'équivalent dans l'histoire de l'Algérie, à la gloire des fils de cette terre.

« Toujours dans le Dahra, un Arabe des Ouled-Sahib accourt un jour tout essoufflé pour me demander de voler au secours de son village. Je l'interroge tout en mettant mon monde en route, et voilà ce qu'il me raconte durant le trajet :

« Le village était tranquille lorsqu'il a été tout d'un coup cerné par des Arabes, sous les ordres de Ben-Kalifa, un des lieutenants de Bou-Maza. Cet insurgé a pénétré dans la maison du caïd installé au nom de la France. Lui mettant le pistolet sur la poitrine, il l'a sommé d'ordonner lui-même aux Ouled-Sahib soumis à son autorité de venir grossir les rangs des insurgés. S'il s'avise de donner l'alarme aux Français, il est mort.

« Le caïd n'hésite pas; il a été nommé par la France, il lui doit sa vie. D'un coup de poing, il abat le pistolet de Ben-Kalifa, et, courant du côté où sont ses serviteurs, il crie : « Aux armes! Défendez-vous et courez prévenir les Français. » A peine a-t-il prononcé ces mots, que Ben-Kalifa, revenu de sa première surprise, se précipite sur lui et le tue. »

« Celui qui me parle n'a pas perdu une seconde; il est venu me trouver, il va me conduire, et le village sera sauvé!

« Comment ne pas rappeler le dévouement de ce d'Assas arabe resté ignoré en France? (1) »

(1) Germain BAPST. - Le maréchal
Canrobert. Paris, Plon, 1899. Tome 1, in-
8°, p. 438.

(à suivre)